

Dolto, éclaireur de Lacan

Gérard Pommier, le 6 avril 2019

Il se trouve qu'il y a longtemps, j'avais une pratique assez importante avec les enfants dans un CMPP à Montreuil et un dispensaire à Gennevilliers. Et j'ai eu aussi la chance de faire un contrôle avec Françoise Dolto pendant deux ans. J'arrivais chez elle, je parlais cinq à dix minutes de ce qui me tracassait, puis elle parlait environ une heure en m'ouvrant des perspectives extraordinaires à partir de petits détails, car l'inconscient est dans les détails. En fait, je ne sais pas si ça pouvait s'appeler un contrôle. Elle me parlait personnellement à travers les enfants dont je parlais : elle voyait comment je les écoutais : c'était plutôt une supervision où elle s'exposait elle-même, et d'une certaine façon, elle se donnait. Pendant le temps de cette supervision, elle recevait des coups de téléphone pour des demandes d'analyse, et de temps en temps, elle baissait le téléphone et relevait la tête et elle me disait « Vous le voulez celui-là ? Je sens qu'il est pour vous. ». Et c'est ainsi que j'ai commencé à recevoir une clientèle de patients adultes un peu importante. Ce fut une expérience extraordinaire pendant deux ans. Et puis elle m'a dit un jour : « ça fait deux ans, voilà, c'est fini maintenant ! ». Puis nous avons bavardé un moment et je lui ai parlé de Lacan avec qui j'étais en analyse. Elle m'a alors confié en baissant la voix... « C'est un désespéré ! ».

J'ai gardé depuis cette image d'une grande Dolto tenant par la main un Lacan petit garçon. C'est une image un peu surprenante évidemment, mais c'est ce qui m'est venu sur le coup, car Lacan bombait le torse dans ses séminaires : il avait une stature prophétique qui aurait dû me faire oublier cette image. Je crois que Lacan s'est fait beaucoup d'élèves surtout grâce à cette parole oraculaire et à sa poésie. Dolto n'était pas comme ça. Elle parlait à partir du lieu de celui qui l'écoutait. Elle n'a donc pas eu de disciples mais des gens qui s'étaient enrichis d'eux-mêmes et ils ont oublié Dolto. Elle n'a donc pas eu d'élèves de la même manière que Lacan en a eu.

En fait, maintenant je me rends compte de l'importance qu'ont eu dans notre société à cette époque les émissions de radio de Dolto. Elles ont donné à l'infantile sa dimension grandeur nature. Une dimension bien plus grande que celle que Lacan a eu dans un milieu d'intellectuels beaucoup plus limité. Je n'ai pas voulu me rendre compte pendant longtemps que Dolto planait sur notre société comme une sorte d'ombre tutélaire de la psychanalyse, de « spectre

errant », auquel les gens continuent de penser sans s'en apercevoir. En Chine, il n'y a plus d'empereur, mais l'image de l'empereur demeure comme une sorte de spectre errant. C'est comme ça qu'il est appelé par les anthropologues Chinois.

Cet empire de Dolto ne semble concerner que la libération des enfants. Elle reste célèbre pour les maisons vertes. Mais Dolto a écrit dans *L'image du corps* que tout analyste d'enfant doit d'abord être un analyste d'adulte. Maintenant je pense plutôt le contraire, c'est que tout analyste d'adulte devrait écouter les adultes comme s'il écoutait en eux un enfant qui parle, il faut écouter l'infantile dans l'adulte. C'est là qu'est le transfert principal de la psychanalyse. Car le transfert principal ne s'adresse pas en premier à la personne de l'analyste. Le transfert se produit entre différentes formations de l'inconscient pendant que quelqu'un parle. C'est comme ça que Freud a défini le transfert « Übertragung » dans la Science des rêves. Quand quelqu'un parle, il associe en même temps à autre chose qu'il ne dit pas, et le transfert important se produit entre l'enfant qui est en lui et ce qu'il se passe actuellement dans sa vie. Nous sommes au service de ces transferts. C'est l'enfant qui est en nous qui nous pousse à parler et à agir, à nous comporter de manière symptomatique, parce que justement, il y a une discordance entre l'enfant et l'adulte, et le travail d'interprétation de l'analyste se situe en ce joint des fausses connexions *Falsche Verknüpfung* entre l'enfant et l'adulte. C'est le lieu même où l'analyste doit faire une interprétation qui détache les fausses connexions des symptômes et qui paralysent une vie qui passe à côté d'elle-même. Les analystes qui n'analysent pas l'enfant dans l'adulte sont des voleurs de transferts qui s'imaginent que leurs patients les aiment. Ils se prennent pour les objets du transfert, pour un grand Autre, l'objet a etc. et tout ce qui justifie qu'en réalité, ils adorent se faire aimer. Lorsque j'écoute quelqu'un qui vient me parler, j'entends l'enfant qui se plaint en lui, car le sujet profond de l'analyse est le sujet du sanglot plutôt que celui des signifiants. J'écoute avec ma propre analyse, car cela me vient malgré moi de penser à mon enfance en écoutant. Ou bien il me revient ce que m'ont dit d'autres patients qui sont dans la même situation. Pour ne pas déborder et tomber dans le piège de l'analyse à deux de Ferenczi, il suffit de rester strictement dans le cadre de ce que l'analysant dit sans rien ajouter d'extérieur. Il suffit de comparer ce qu'il dit, à ce qu'il a dit avant.

En somme, il me semble qu'aujourd'hui que la pratique analytique doit être révisée à la lumière de l'enseignement de Dolto. Il y a actuellement dans l'enseignement même de la technique analytique une sorte de perversion de la psychanalyse qui pousse au silence, à écraser son patient, à l'écouter pleurer sans rien dire. C'est le contraire de la pratique de Freud qui parlait beaucoup et aussi

de la pratique de Dolto, et je dirais que c'était aussi la pratique de Lacan qui n'était pas silencieux ou plutôt son silence était bavard, interprétatif et il ne restait pas à attendre en écoutant son patient souffrir, comme s'il suffisait de pleurer et de payer cher pour se soigner. Ce sont des conceptions de maîtrise qui ont perverti la psychanalyse.

Je crois maintenant que tout analyste est d'abord un analyste de l'enfant. C'est lui qu'il doit écouter et ce n'est pas très difficile, il suffit simplement de demander par exemple : « A quoi ce que vous venez de dire vous fait penser, concernant un événement de votre enfance ? » Cela vient tout de suite et c'est très soulageant pour dénouer les nœuds symptomatiques. Les nœuds, c'est bien ce qui a passionné Lacan à la fin de sa vie. Il en faisait même pendant les séances, je me souviens du bruit des ciseaux. Dénouer les nœuds, c'est bien autre chose que d'être un voleur de transferts qui attend que ça se passe pendant des années.

Il se trouve donc que j'étais en contrôle avec Dolto alors qu'au même moment je terminais mon analyse avec Lacan. C'est cette sorte de binoculaire qui je crois m'a été très utile jusqu'à aujourd'hui.

Il se trouve qu'à l'époque de ce contrôle je travaillais essentiellement dans un CMPP où il y avait beaucoup d'enfants qui m'étaient adressés pour des dyslexies, des dysorthographies, des difficultés d'écriture. J'ai amené les dessins de certains enfants chez Dolto et elle m'a montré dans quelques suivis de cure la progression de leur graphisme à partir de corps tuyaux, de troncs percés avec de grandes oreilles, de corps avec des bras à la place des oreilles, parfois sans bouche, un corps tronc troué sans fond, pas de jambes, et j'ai vu avec elle, car c'était bien une supervision, comment peu à peu sur les dessins une histoire se déployait. Il y avait d'abord des corps isolés, des chevaliers, des guerres ou bien des poussettes avec des bébés, et presque toujours, il arrivait un moment où il y avait quelque chose qui devenait impossible à dessiner, un irréprésentable : c'était le nom propre du héros, de celui dont le corps se projetait dans le dessin. Il n'y avait pas moyen de dessiner le nom propre, celui de l'Ancêtre mort et c'est à ce moment là que s'écrivaient des pseudos-lettres qui étaient la première écriture du nom propre. C'est une signature qui vient du fond de la lignée. Un jour un enfant m'a dit en décrivant une bataille : « le plus méchant je ne peux pas le dessiner ». Le plus méchant c'était lui qui n'apparaissait que grâce à un graffiti, son nom propre, le nom de son père pour lequel il écrivait en pseudo lettres son sentiment ambivalent, haine et amour ça ne se dessine pas. Mais entre lui et le dessin il y avait un espace à franchir : le papier présente une surface qui est comme un miroir, il faut se

retourner dans l'espace pour tracer des croquis, puis des lettres : la droite vient vers la gauche, le haut vient d'abord vers le bas avant de se remettre à l'endroit, et c'est ainsi que j'ai compris comment fonctionnait la dyslexie : c'est un problème de retournement dans l'espace. Les lettres sont le fantôme du corps ressuscité après un tour dans l'espace comme sur un trapèze volant. Certaines lettres sont écrites de droite à gauche, ou le contraire car le retournement dans l'espace ne s'est pas bien accompli à cause de l'ambivalence des sentiments justement. Ou bien encore une lettre est sautée, elle n'est pas écrite parce qu'elle est restée en l'air et qu'elle n'a pas pu retomber sur le papier. Ou bien encore une lettre est retournée verticalement. Par exemple le A majuscule est dessiné avec les cornes en l'air. Car il ne faut pas oublier que le A majuscule, la première lettre de l'alphabet est une tête de taureau, c'est la tête du dieu Baal en Phénicie, l'ancêtre décapité de l'alphabet toujours la première lettre jusqu'à aujourd'hui. C'est l'ancêtre le plus lointain de la lignée. Nous sommes les enfants de ce minotaure décapité. Dans la dyslexie, lorsqu'une lettre n'a pas réussi à se retourner de droite à gauche, mais que finalement elle arrive enfin à s'écrire sur le papier, elle est encore toute tordue sous le choc, ne sachant pas très bien comment s'orienter avec une écriture allant soit de droite à gauche soit de gauche à droite.

C'est comme ça que j'ai compris la dyslexie : c'est un problème de retournement dans l'espace en *salto* avant. L'enfant écrit comme un acrobate qui se retourne en l'air avant de tomber comme il peut sur le miroir du papier, selon ce qui le tire d'un côté ou de l'autre en fonction de ce qui se passe pour lui dans sa famille. J'ai compris comment les lettres sont à l'image de notre corps mieux que des photographies, puisque les graphologues peuvent nous identifier grâce à elles.

J'ai fait une émission de radio il n'y a pas longtemps avec une pseudo neuroscientifique de la bande du Ministre Blanquer. Elle s'est moquée de Françoise Dolto qui avait dit à un enfant dyslexique qu'il ne voulait pas voir ce qu'il y avait dans le « lit » de ses parents. Dolto jouait sur l'équivoque entre « le lit » et « la lecture ». La neuroscientifique disait que c'était ridicule, car cela n'aurait aucune validité pour un enfant anglais ou chinois. Cette neuroscientifique était incapable de comprendre que la vérité se dit toujours à moitié dans l'équivoque de la parole, et qu'elle se fait chair et geste de la chair.

Il se trouve qu'au moment de mes supervisions, Lacan commençait à s'intéresser à la topologie. Il était évident que cela l'amusait énormément, les bandes de Möbius, les Cross cap, etc. Grâce à Dolto j'ai compris tout de suite que

Lacan avait de fortes raisons de faire cette recherche, mais je me demande comment ceux qui n'avaient pas connu l'enseignement de Dolto pouvaient comprendre ces figures en somme assez étranges qui résistent à la logique du discours, qui répondent seulement de la syntaxe pulsionnelle, celle qui oriente le corps dans l'espace. Je pense aujourd'hui que la topologie n'a d'importance que pour la pulsionnalité et l'image du corps, et qu'elle n'a rien de logique, car l'inconscient n'est pas logique. Un lapsus, un rêve, un acte manqué, ce n'est pas logique. Chaque fois que vous entendez parler de logique vous pouvez être sûr que c'est à côté de la plaque. Bien sûr, on peut quand même utiliser la logique, mais c'est seulement performatif. C'est une manière de parler pour approcher un certain problème, mais il ne faut pas oublier que c'est seulement pour arriver à dire quelque chose du refoulement. C'est une approche dont la vérité profonde est dans le complexe d'Œdipe et nulle part ailleurs. Le mot « complexe » qui est utilisé par Freud est encore mieux rendu par celui de « contradictions ». Le mot « complexe » donne l'idée qu'il y a plusieurs problèmes dans le même sac et il vaut mieux ajouter que ce sont des problèmes contradictoires. Par exemple, un homme aime une femme pour quitter sa mère qui est un boulet. Mais pour aimer cette femme il doit tuer fantasmatiquement son père, dont il a pourtant besoin. C'est un vrai sac de contradictions, et heureusement le complexe d'Œdipe est soluble dans le rapport sexuel - qu'il n'y en a pas dans l'enfance. Et à l'âge adulte où il y en a, c'est la source des symptômes sexuels.

Pour moi du moins, la topologie de Lacan n'est compréhensible que grâce à la pulsionnalité qui modélise le corps et au fond elle ne rend compte que du refoulement primordial, elle est inutile pour tout ce qui concerne le refoulement secondaire, c'est-à-dire la parole elle-même. Il est accessoire de savoir que pendant le temps où nous parlons raisonnablement le corps est tordu selon une topologie, car c'est à partir de la subjectivité de la parole qu'il cessera de se contorsionner, je veux dire d'être plus ou moins recroquevillé à cause des symptômes qui le déforment d'une façon ou d'une autre. C'est accessoire, car seule la parole comporte un sujet grammatical, dont il faut faire jaillir l'étincelle en cognant l'enfant contre l'adulte.

J'ai terminé mon analyse avec Lacan pas très longtemps après la fin de mon contrôle avec Dolto. Je l'ai terminé sur quelque chose dont je crois que ce n'est pas dépassable, c'est-à-dire la sorte de rapport qui reste toujours irrésolu entre un père et son enfant. Il y a quelque chose de muet dans la parole qu'un père adresse à son enfant, quelque chose qu'il ne peut pas dire, quelque chose de son amour qui doit rester caché, quelque chose qui le divise et qui lui met un masque de

plomb sur le visage. Et l'enfant lui aussi n'arrive pas à dire quelque chose de son amour, et cela à cause du premier élan incestueux qui a marqué le temps de séduction du traumatisme sexuel. Il y a donc là un indépassable, une sorte de sommet de montagne qui est haut perché. Il domine bien au-dessus des nuages de la névrose, plus haut que la vie ordinaire.

C'est ce que m'a appris le dernier rêve que j'ai fait dans mon analyse avec Lacan. Ce rêve se passait dans la rue où j'avais mon cabinet rue du Val-de-Grâce, mais je marchais sur le trottoir opposé à celui de mon cabinet et je montais dans l'immeuble d'en face tout en haut des escaliers alors que mon cabinet se trouvait au rez-de-chaussée. Tout était à l'envers, le bas était en haut, la droite était à gauche, et en haut de l'immeuble il y avait un homme qui devait représenter une sorte d'analyste, mais qui ne pouvait plus rien me dire alors que moi-même j'étais nu devant lui. Plus d'habits à enlever, plus rien à perdre, tout était à l'envers, plus rien à comprendre que cet indépassable, c'est-à-dire le mystère du désir du père. Qui désire qui, on ne saurait le dire. Ici encore la topologie peut donner une idée d'un corps perdu, qui justement parce qu'il est perdu se retrouve. Il doit mourir avant de ressusciter. C'est le moment d'un « désir averti » pour reprendre cette expression de Lacan. Qu'est-ce qu'un désir averti ? Il est averti lorsqu'il sait qu'il reste un enfant qui répète sa vie durant. Car s'il faut dire ce qu'est le désir, il n'a pas d'objet, il répète, c'est tout. Il faut apprendre à écouter comme un enfant qui cherche à quoi sa vie rime. L'analyste fait rimer une vie qui sans lui clopine.

Un peu plus tard j'ai commencé à prendre des notes pour écrire un livre sur les relations entre la psychanalyse et les neurosciences. J'ai lu beaucoup de livres sur le cerveau et sur les découvertes des neuroscientifiques honnêtes – il y en a - et à ma grande surprise, j'ai retrouvé dans les dessins de l'aire du cerveau droit, c'est-à-dire l'aire sensorielle ou plus exactement sensitive, j'ai retrouvé une image du corps dessinée pulsionnellement avec une grande bouche, de grandes mains, un tout petit sexe et le reste du corps selon ses investissements. Bref, cette image du corps ressemblait à s'y méprendre à un corps pulsionnel tel que l'avait figuré Dolto. Au fond on peut dire maintenant que grâce aux neurosciences, les pulsions ne sont plus un mythe comme Freud l'a supposé. Et on peut dire aussi que les découvertes de Dolto sur l'image du corps et le schéma corporel sont corroborés par les neurosciences. Il est vrai que nous n'avons pas besoin de ces preuves pour travailler avec nos analysants, mais tout de même cela peut nous servir d'arguments, à une époque où la psychanalyse est attaquée de l'intérieur et de l'extérieur. C'est une ouverture comme celle de Dolto qui lui rendra sa place.